

Dieu contre Darwin

En dénonçant les théories de l'évolution, la pseudo-science créationniste engage un combat stérile et surtout dangereux pour la liberté de pensée

Les ténèbres engendrent des monstres, dignes des célèbres *Caprices* de Goya, pourchassé par une Inquisition qui embrasse l'esprit pour l'étouffer. Les inquisitions religieuses et les messianismes traditionnels furent, si j'ose dire, doublés par les dogmatismes laïques (marxiste-léniniste-staliniste ou national-socialiste) souvent plus dangereux encore.

Sur ce fond d'abdication forcée ou volontaire de la pensée libre se dessine le combat entre la théorie scientifique de l'évolution et la dogmatique – coiffée des oripeaux d'une scientificité illusoire – du créationnisme.

Une théorie scientifique, en l'occurrence l'évolutionnisme, n'est pas un dogme figé mais une construction vérifiée ou infirmée par l'expérimentation. Si l'évolution est un fait prouvé par l'expérimentation scientifique et l'observation chronologique de la dynamique de la biosphère, les théories qui en rendent compte restent toujours perfectibles : ainsi depuis les théories transformistes de Buffon et Lamarck jusqu'à la théorie synergique, en passant par l'origine des espèces de Darwin (1859).

Bien entendu, aucune théorie scientifique ne peut répondre aux questions qui dépassent, sans doute, les capacités de la connaissance humaine : « *Pourquoi existe quelque chose plutôt que rien ?* » Les sciences et leurs lois, qui représentent des rapports observables et répétables des phénomènes naturels, sont vérifiées dans la pratique mais laissent ouvert un espace vers l'inconnaissable. Or il ne faut pas indûment baptiser l'inconnaissable – Dieu pour les croyants ou Rien pour les athées –, car dans

Denis Buican

Historien des sciences, professeur honoraire des universités

un cas comme dans l'autre on risque de tomber dans un messianisme ou dans un scientisme incompatibles avec la capacité cognitive de l'espèce humaine.

Les dogmatismes et les messianismes – religieux ou laïques – représentent un danger pour la survie de l'humanité comme le prouvent notamment la catastrophe du 11-Septembre et les guerres en Irak ou en Afghanistan, au Liban ou en Palestine. Pour ne pas « *avancer à reculons* » (Paul Valéry) ou pour ne pas s'engouffrer dans « *l'élan vers le pire* » dont parlait Cioran, il faut garder une rigueur d'agnostique et respecter la vieille tradition de philosophie critique : où finit la science, commence... la croyance. Sinon les fondamentalismes de tous bords – judéo-chrétien ou islamique – et les dogmatismes selon les modèles George W. Bush ou Oussama Ben Laden ne peuvent que s'exacerber mutuellement.

Hybrides monstrueux

C'est une évidence scientifique que le monde n'a pas été « créé » selon la Genèse biblique il y a quelques milliers d'années. Et la paléontologie ne fait qu'apporter des arguments en faveur de la théorie de l'évolution. Le dogme créationniste – baptisé à tort par ses thuriféraires « *science créationniste* » ou « *intelligent-design* » – n'a aucun fondement scientifique réel.

Même du point de vue philosophique théorique, le créationnisme ne résout aucunement l'existence de la biosphère mais ne fait que déplacer indûment, sans aucune preuve, le commencement : si un éventuel « démiurge » a « créé » le monde, comment est apparu ce créateur putatif ? Ce qui ramène à l'inconnaissable et à une impasse de la pensée logique.

Le monde ne fera que gagner en humanité en se limitant à la connaissance rationnelle de vérités relatives mais prouvées expérimentalement plutôt qu'à tirer des plans sur la comète des illusions, explicables d'un point de vue psychologique élémentaire (qui ne voudrait survivre dans des paradis promis pour l'éternité ?) mais sans aucune base prouvée ou prouvable.

L'instinct de conservation menacé par la mort et l'éventuelle absurdité d'un monde où tout retourne à la poussière fait que l'homme s'accroche comme le noyé... à une paille. Pour autant, l'espoir et le désir ne doivent aucunement être pris pour des réalités. Peut-être faut-il appliquer aussi dans ce domaine de la connaissance scientifique et de la mythologie religieuse les paroles attribuées à Jésus de Nazareth : donnez à César ce qui est à César – c'est-à-dire laissez à la science la réalité expérimentale prouvable et gardez pour vos éventuelles croyances toute la liberté de l'imagination mythologique.

Mêler de façon abusive sciences expérimentales et religions dogmatiques ne fait qu'engendrer des hybrides monstrueux, issus du sommeil de la raison. Cela conduit à créer de toutes pièces de fausses sciences et aboutit à un Moyen Âge des inquisitions de tout poil, apportant ainsi du bois pour les bûchers d'aujourd'hui et de demain qui, dans leurs fumées, étouffent toute pensée libre. ■

La science, ses limites, son au-delà

Un combat vain oppose les créationnistes aux évolutionnistes.
La religion commence là où la connaissance trouve ses limites

Désormais l'enseignement de l'évolution fait question, même en France, notamment dans des banlieues travaillées par l'intégrisme islamiste, est une certitude qu'a soulignée un article récent (*Le Monde* du 18 novembre). Il est donc nécessaire que le fait scientifiquement prouvé de l'évolution fasse partie des cours de physique et de biologie. Il est « plus qu'une hypothèse », avait affirmé Jean Paul II.

Mais ce ne doit pas être l'occasion d'affirmer devant les élèves qu'il est incompatible avec la croyance en Dieu. Poser l'un et l'autre en même temps ne constitue pas un mauvais « mélange de deux bains de culture » mais la conciliation de deux démarches intellectuelles qu'il n'y a pas lieu d'opposer entre elles.

L'une, la science, constate des faits ; l'autre, la réflexion sur la connaissance, s'efforce d'interpréter les acquis de la science.

Cette réflexion, dans le cas présent, peut déboucher, soit sur le matérialisme athée, soit sur une philosophie spiritualiste. Il appartient alors, dans les classes de philosophie, de présenter sereinement aux élèves les deux

Jean Delumeau

Professeur honoraire au Collège de France, membre de l'Institut

issues possibles de la réflexion sur les résultats scientifiques.

En dépit de ses immenses succès, la science ne pourra jamais donner une réponse à la question posée par Leibniz : pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? Travaillant par définition dans le cadre spatio-temporel, elle ne pourra jamais se prononcer sur ce qui a pu précéder le big bang. « Celui qui reconnaît qu'il ne peut voir derrière le rideau n'a pas le droit d'affirmer qu'il ne s'y trouve rien » (Hans Küng).

Complémentarité

Et, même dans l'univers accessible à la science subsisteront vraisemblablement toujours des zones d'ombre. Les spécialistes n'affirment-ils pas aujourd'hui que 96 % de la masse de l'univers sont composés de matière ou d'énergie de nature inconnue ?

Nous n'arriverons sans doute jamais au bout de l'infiniment grand et de l'infiniment petit. En même temps que s'accroît le

savoir augmente le non-savoir.

Enfin, pourquoi décréter a priori que la réalité, envisagée dans sa totalité, ne laisse pas de place à ce qui échappe à la mesure ? Poser ces questions, c'est légitimer la réflexion sur un au-delà de la science.

C'est elle qui permettait à Jean-Baptiste de Lamarck, l'inventeur de l'évolutionnisme, d'être en même temps déiste et à Einstein d'affirmer : « La chose la plus incompréhensible concernant l'Univers est qu'il est compréhensible... et qu'il ruisselle d'intelligence. » Quant à l'astrophysicien Tinh Xuan Thuan, il constate avec admiration que « la densité initiale de l'univers a été réglée à un facteur 1 060 près. On peut comparer cette précision à celle d'un archer qui atteindrait une cible de 1 cm² située à l'autre bout de l'Univers, soit à 14 milliards d'années-lumière ».

Il appartient donc à la philosophie et à la religion de donner à l'Univers et à l'homme un sens au bord duquel la science s'arrête. Cherchons à harmoniser les champs respectifs de ces approches qui devraient être convergentes. Remplaçons le modèle de la confrontation par celui de la complémentarité. ■